

CHAPITRE III

ANDRÉ GIDE ET L'EXPLORATION DE SON "MOI"

Les écrits de Gide relèvent de la confession et de l'autobiographie, du témoignage et de la réflexion sur les hommes, les moeurs, les idées, ou encore de la critique littéraire: un monde ou peut-être plusieurs, qui se sont moins imposés à lui qu'il ne les a choisis, et qu'à son tour il propose à son lecteur: monde de la ferveur, exalté et grave jusqu'au pathétique, monde de la parodie et du jeu, fondé sur l'ironie, monde de l'engagement moral, à base de franchise et de lucidité. La complexité gidienne apparaît comme le fruit de la complexité de son caractère et celle même des attitudes possibles de l'homme devant la vie. Tel monde où Gide joue ainsi son propre personnage. "Comédien ?" peut-être; mais c'est moi-même-que je joue."

Nous avons déjà connu, dans sa biographie, l'enfant Gide rechigné et contraint, son adolescence inquiète, mystique, enfiévrée. Le Gide, timide et craintif, a connu la mise en quarantaine morale, à Paris comme à Montpellier, pour ne savoir pas partager les rudes jeux de ses camarades, pour ignorer l'émulation dans la vulgarité, pour répugner à répondre aux vexations et aux coups. A présent nous connaissons Gide dans une perpétuelle éducation de soi même; le Gide qui se met dans presque tous ses romans et qui se jette dans le souvenir d'enfance pour s'exprimer. On se demande souvent jusqu'à quel point Gide se transpose dans ses personnages, ou plus précisément, quel personnage est justement l'incarnation de Gide. Mais on risque de se tromper souvent et très facilement si l'on prend l'incarnation comme le point essentiel, parce que Gide prête une partie de sa vie à chacun de ses personnages. Ils sont son porte-parole, mais ils ne sont pas exactement Gide

lui-même. Chacun d'eux incarne un aspect du personnage que Gide aspire à devenir. D'autre part l'oeuvre d'art n'est pas purement le récit de la vie de l'auteur; elle se compose également de l'imagination et de la création romanesque. Or il n'y a pas toutefois d'oeuvre rigoureusement impersonnelle qui ne nous livre quelque confidence sur la vie de son auteur et sur l'atmosphère de son milieu et de son époque. Gide, lui aussi, ne peut s'empêcher de relater dans ses romans les événements de sa vie et ceux des personnes qui l'entourent. Ainsi les personnages dans ses romans pourront plus ou moins nous renseigner sur la vie, les idées, le milieu de Gide. Les exemples les plus clairs sont dans la "Porte Etroite," "l'Immoraliste," et surtout dans "Si le grain ne meurt" qu'il proclame comme ses mémoires: c'est sa vie qu'il raconte dans ce roman. Dans toute sa vie et dans son oeuvre tout entière, il cherche sans cesse à se justifier, à s'explorer. Ce chapitre sera divisé en deux parties:

- 1^{ère} partie) La façon d'explorer son moi
- 2^e partie) Les contraintes qui s'opposent à cette exploration

La façon d'explorer son moi

Remontant au plus loin dans ses souvenirs d'enfance, au sein de sa famille, il ne trouve point d'appui auprès d'un père doux et effacé, d'une mère rigoriste. La sévérité du protestantisme dans sa famille, surtout l'austérité de sa mère le désolent. La contradiction qui existe entre l'origine du protestantisme cévenol des Gide et du catholicisme normand des Rondeaux provoque chez lui des caractères contradictoires. Il sent qu'il est divisé, que sa personnalité se décompose en deux personnages distincts. Cette contradiction éclate entre les deux exigences qu'il porte en lui: sa

soif de communion spirituelle que reflète dans la "Porte Etroite" le personnage d'Alissa et son besoin de libération représenté par le personnage de Michel dans "l'Immoraliste." Le drame intérieur qu'il raconte dans ses romans étale à nos yeux sa complexité et sa difficulté "d'être." Au reste l'aspect ténébreux et dramatique de l'enfance de Gide dans "Si le grain ne meurt" le présente comme un somnambule qui ne parvient à s'éveiller qu'après le décès de son père. Son inadaptation à la vie, sa faiblesse naturelle, sa santé fragile, sa sensibilité délicate, son état d'instabilité et d'anxiété, ses véritables crises d'angoisse, tout l'invite à chercher sa personnalité, à affirmer son vrai "moi." Il se soucie de perfectionner son apparence, essaie de soigner son aspect, son élégance excentrique dont nous pouvons trouver une preuve dans les paroles de Jean Lambert: "J'ajoute qu'il était extrêmement soigneux de sa personne, non seulement plein de recherche dans son costume, mais toujours très propre et cela par une espèce de grâce de nature."¹

André Gide introduit dans ses romans, pour sonder ses propres sentiments et ses idées, la méthode de l'introspection. Dans la connaissance et l'exploration du moi existent deux domaines: le domaine du savoir et celui du non-savoir. Pour conquérir le premier domaine; c'est à dire pour réduire le deuxième, il nous faut appliquer la méthode de l'introspection. Grâce à cette méthode, Gide se replie sur lui-même, s'observe et s'exprime. Gide a appris, avant tout, la science de l'observation, au point que, pour se connaître lui-même, il doit d'abord se regarder, qu'il ne se découvre que par la méditation du miroir. Pour découvrir ce qu'il est, il lui faut donc

¹Jean Lambert, Gide Familier (Paris : Gallimard, 1958), p. 51.

un miroir; le premier miroir c'est lui-même. Il conçoit la réalité telle qu'elle apparaît à ses yeux. A travers ce miroir, il se voit lui-même, observe le monde et tâche donc, comme Narcisse se penchant sur l'eau qui lui renvoie son image pour qu'il puisse la décrire, d'y découvrir la mimique des émotions qu'il désire éprouver. Nous voyons l'introspection de Gide un jour où il sert de modèle à son cousin qui est peintre.

Depuis que j'avais posé pour Albert (il venait d'achever mon portrait), je m'occupais beaucoup de mon personnage; le souci de paraître précisément ce que je sentais que j'étais, ce que je voulais être: un artiste, allait jusqu'à m'empêcher d'être, et faisait de moi ce que l'on appelle un poseur.

Ici Gide entend "paraître" ce qu'il se sent "être" profondément, pour le devenir. Mais à jouer son propre personnage, si sincère qu'il soit, il se fait une réputation de comédien.

Dans le miroir d'un petit bureau-secrétaire, (...) je contemplais mes traits, inlassablement; les étudiais, les éduquais comme un acteur, et cherchais sur mes lèvres, dans mes regards l'expression de toutes les passions que je souhaitais d'éprouver. (...) il me semblait que, dans mes yeux, il me fallait d'abord les lire. Comme Narcisse, je me penchais sur mon visage.

Mais avec cette méthode narcissique, il ne s'agit que d'un seul point de vue, peu étendu mais très profond. On peut pourtant se tromper à cause d'une sur-estimation ou au contraire sous-estimation. Ce narcissisme reparait dans le personnage d'Edouard des "Faux-Monnayeurs"; "ce personnage qui est condamné par sa nature à une introspection perpétuelle, ne peut pas plus se passer de son Journal que Narcisse de l'eau qui lui renvoie sa chère image. "C'est le miroir qu'avec moi je promène," écrit-il, "Rien de ce qui m'advient

¹ André Gide, Si le grain ne meurt (Paris : Gallimard, 1954), p. 240.

² Ibid.

ne prend pour moi d'existence réelle tant que je ne l'y vois pas reflété.¹ L'important demeure donc d'être sincère, fidèle à soi même et non à l'image de soi qu'on veut montrer et achever. C'est encore Bernard, le bâtard des "Faux-Monnayeurs" qui s'écrie: "Oh Laura! je voudrais, tout le long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, probe, authentique. Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux."² Il faut prendre conscience de l'être tel qu'il est. On ne se pose la question que si l'on est vraiment ce qu'on paraît, ou ce qu'on croit être; si l'on aime vraiment quand on pense qu'on aime. La question surgit de différencier "l'être" du "paraître." Donc il faut bien comprendre qui l'on est. Cette question se compose à la fois de la conscience et de la lucidité. Et l'héroïsme commence avec la lucidité et se tient parfois loin de la morale.

Néanmoins Gide jette son corps en dehors dans une nature qui le réfléchit et s'observe avec le même soin qu'il a appris à observer les plantes. Il se met aussi hors de lui-même, de son action, et dans ce même temps il se regarde, se voit agir. Il semble qu'il y ait un "moi" qui agit et un "moi" qui regarde agir et qui juge. Ainsi il joue double jeu: il est à la fois acteur et spectateur et c'est ici que s'ouvre sur l'infini le jeu d'une ambiguïté sans cesse plus profonde et plus subtile, où bientôt le sujet se perd et ne sait plus distinguer sa vérité de son apparence. Un personnage des "Faux-Monnayeurs" dit encore: "Quoique je dise ou fasse, toujours une partie de moi reste en arrière, qui regarde l'autre se compromettre, qui

¹ André Gide, Les Faux-Monnayeurs (Paris : Gallimard, 1958), p. 986.

² Ibid., p. 1093.

l'observe, qui se fiche d'elle et la siffle, ou qui l'applaudit. Quand on est ainsi divisé, comment veux-tu qu'on soit sincère."¹ Et dans le Journal d'Edouard:

Ce à quoi je parviens le plus difficile à croire, c'est à ma propre réalité. Je m'échappe sans cesse et ne comprends pas bien, lorsque je me regarde agir, que celui que je vois agir soit le même que celui qui regarde, et qui s'étonne, et doute qu'il puisse être acteur et contemplateur à la fois."²

Le dédoublement de Gide en acteur et spectateur se présente assez clairement encore à la fin de "Si le grain ne meurt."

Les chagrins personnels ne sont pas ce qui peut m'arracher des larmes; mon visage alors reste sec, si douloureux que soit mon coeur. C'est que toujours une partie de moi tire en arrière, qui regarde l'autre et se moque, et qui lui dit: Va donc! tu n'es pas si malheureux que ça!"³

Dès son enfance souffreteuse, sinon malheureuse, il a connu des défaillances physiques inquiétantes. Mais Gide qui pleure si facilement, si volontiers, n'accorde pas une larme à un chagrin personnel. Et son émotion devant une belle oeuvre est plus intellectuelle^{le} que sentimentale, car ses larmes traduisent moins la tristesse que l'admiration. Il déclame, avec des sanglots dans la voix, les vers d'Hugo; plus tard à Biskra, enivré de sons, de parfums et de couleurs, il sent que son coeur sanglotte de reconnaissance.

¹ Ibid., p. 1229.

² Ibid., p. 986.

³ Si le grain ne meurt, op.cit., p. 378.

D'autre part j'ai grande abondance de larmes à répandre s'il s'agit des chagrins d'autrui, que je sens beaucoup plus vivement que les miens propres; mais plutôt encore à propos de n'importe quelle manifestation de beauté, de noblesse, d'abnégation, de dévouement, de reconnaissance, de courage, ou d'un sentiment très naïf, très pur, ou très enfantin; de même toute très vive émotion d'art s'arrose aussitôt de mes pleurs."¹

D'ailleurs à la mort de son père et de sa mère, il ne s'attrise guère. S'il pleure, ce n'est pas tellement de tristesse, mais plutôt de voir souffrir sa mère, d'éprouver une admiration pour son cœur qui ne livre jamais accès à rien de vil.

On est bien imprudent si l'on n'aperçoit pas, sous la forme de confession, ou bien dans le journal et la correspondance que tient le personnage du roman, l'interminable dialogue intérieur: le personnage descend au dedans de lui en fermant les yeux pour mieux entendre les voix intérieures. La complexion nerveuse de Gide s'est aggravée elle-même au fur et à mesure que Gide, l'enfant, puis adolescent, en prend conscience. Cette conscience provient de son dialogue intérieur. Il arrive en effet dans les romans de Gide que ses personnages sont plus adroits au monologue qu'à la conversation en tête à tête. Jérôme de la "Porte Etroite" n'exprime avec grâce sa volonté et son désir que dans la correspondance qu'il tient avec Alissa. Mais une fois devant elle, il ne sait plus ce qu'il doit faire ou dire. Il n'est vraiment à l'aise que dans un échange de lettres, où les sentiments peuvent s'exprimer jusqu'au bout, avec justesse, sans crainte d'être intimidés par un regard ou une interjection. Il s'abandonne donc souvent pour se justifier à un monologue intérieur. Il en est de même de Bernard dans les "Faux-Monnayeurs" quand il a dérobé la correspondance de ses parents en soulevant le

¹ Ibid.

marbre d'un guéridon; repensant à son geste, il se demande:

"Est-ce que c'était mal à moi de lire ces lettres ? Et si je n'avais pas lu ces lettres, j'aurais dû continuer à vivre dans l'ignorance, le mensonge et la soumission."¹ De nombreux personnages se confient ainsi dans leur journal où ils se parlent à eux-même: Michel dans "l'Immoraliste," le pasteur de la "Symphonie Pastorale," Lafcadio des "Caves du Vatican" et d'autres encore.

Le deuxième miroir, ce sont les autres, qui lui renverront son image et lui permettront peut-être de se connaître. "Le vrai miroir c'est le regard d'autrui, qui me cerne, me définit, me donne une signification dernière: je ne vis que par autrui, par procuration."² Il arrive parfois que l'image qu'on se fait de nous empêche l'épanouissement de notre être. Le conflit qui se présente ici provient du fait que nos parents et nos amis, ou en un mot "les autres," se font de nous une image qui ne nous ressemble que fort peu. La raison c'est que nous n'avons pas su ou voulu nous montrer dès l'abord tels que nous sommes. Le devoir dans un milieu déterminé nous fait une obligation de ressembler à un modèle donné de vertu, le même pour tous. Dans "l'Immoraliste" Michel doit donc dissimuler son "nouvel être" au regard de Marceline de peur de lui causer de la peine. D'autres personnages encore se sont soumis assez facilement à l'ordre social de peur du dépaysement s'ils sortaient de leur milieu. Une raison de plus c'est que nous pouvons nous

¹ Les Faux-Monnayeurs, op.cit., p. 977.

² Journal d'A.G. cité dans Roger Bastide, Anatomie d'André Gide (Vendôme: Presse Universitaire de France, 1972), p. 75.

tromper sur notre véritable image. Nous n'admettons pas l'image qu'on se fait de nous même si elle est vraie, parce que cette image nous semble hideuse, inadmissible. Dans ce cas il s'agit de la sincérité et de la vérité. Nous retombons donc dans l'héroïsme ou dans la lucidité de se chercher, de bien connaître son moi et de s'admettre avec franchise et audace. On pourrait rapprocher la dernière partie de la pièce de Sartre: "Huis Clos" à cet épisode du miroir. Trois personnages Garcin, Inès, Estelle, sont morts et enfermés dans une pièce sans miroir. Comme Narcisse ou Edouard, Estelle en a besoin d'un quand elle dit: "quand je ne me vois pas, j'ai beau me tâter, je me demande si j'existe pour de vrai." Et Inès ajoute plus loin: "Voulez-vous que je vous serve de miroir," et lui demande de se regarder dans ses yeux. Tous les trois ne veulent pas avouer la vérité par laquelle ils ont été punis. Ils mentent et chacun d'eux représente "le Bourreau... pour les deux autres." Et Garcin dira: "L'enfer, c'est les autres." Chacun doit en effet vivre éternellement devant les deux autres qui le jugent, représentent une sorte de miroir pour lui. De plus les autres nous jugent sur une certaine image que nous avons laissée par nos actes lors de notre passage sur la terre. Et rien ne peut faire changer cette image car nos actes demeurent nos seuls témoins.

Les contraintes familiales et sociales

Il est évident que l'obstacle se précipite souvent à notre rencontre dans notre chemin vers le succès. Aussi Gide, dans la recherche et l'acheminement vers la perfection du "moi," trouve-t-il beaucoup d'obstacles qui empêchent l'épanouissement de son être. Les contraintes qu'il rencontre se présentent sous trois aspects: familial, social et religieux.

La contrainte familiale provient de la morale familiale et de l'éducation puritaine de son enfance. Dans le cas de Gide, l'oeuvre et la vie sont absolument inséparables; elles sont liées intimement. Nous allons donc pénétrer plus profondément dans sa vie et trouver un appui dans ses romans, surtout dans "Si le grain ne meurt." Nous avons connu Mme Paul Gide sous un visage un peu durci, et grave, un tempérament d'une sévérité constante, une pratique de la morale protestante rigide et austère. Ne voit-on pas assez que sa vertu écrase le caractère de son fils ? L'enfant Gide qui est très sensible à la beauté de la nature à Uzès et également en Normandie, se sent à l'aise au milieu de la nature, de la plaine et la prairie; il est heureux de courir les champs, la falaise en plein soleil. Sitôt entré à l'école, il est malheureux, morne, souffre beaucoup et veut s'évader dans la campagne. Il s'habitue à étudier seul, à se former et s'instruire lui-même, ou du moins avec son précepteur, plutôt qu'à suivre des classes et des cours. Les images de ses amis, assis immobiles sur les bancs le gênent. Il s'évade de l'astreignante règle de l'école par la simulation de crises nerveuses pour découvrir une nouvelle contrainte au sein de sa famille à laquelle sa mère impose toute sa morale sociale et religieuse. Elle veut en outre transposer ses vertus dans la personne de son fils, forcer son individualité, le soumettre aux traditions et aux règles admises. Ce dont Gide souffre le plus, c'est qu'il doit toujours se soumettre.

Je les entendais tous deux discuter sur la nourriture qu'il convient de donner au cerveau d'un petit enfant. De semblables discussions étaient soulevées parfois au sujet de l'obéissance, ma mère restant d'avis que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre, mon père gardant toujours une tendance à tout m'expliquer.¹

¹Si le grain ne meurt, op.cit., p. 14.

D'après Mme Gide, il est bon de vivre sous la loi. L'excès de son autorité retentit encore dans plusieurs passages de "Si le grain ne meurt," et se répète ailleurs dans des personnages divers. Après la mort de son père, Gide se sent soudain tout enveloppé par l'amour de sa mère qui désormais se referme sur lui; cet amour maternel et "l'inquiète sollicitude" de Mme Gide l'étouffent davantage et doivent bientôt l'excéder. Elle est trop attentive aux moindres détails de sa vie et à continuer sans cesse le travail auquel elle se livre particulièrement sur Gide.

Je ne sais plus trop si mon exaspération n'avait pas à la fin délabré tout l'amour que j'avais pour elle. Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eut fait la hair et me mettait les nerfs à vif. Imaginez, vous que j'indigne, imaginez ce que peut devenir une sollicitude sans cesse aux aguets, un conseil ininterrompu, harcelant, portant sur vos actes, sur vos pensées, sur vos dépenses,¹ sur le choix d'une étoffe, d'une lecture, sur le titre d'un livre...

Sa surveillance le poursuit jusque dans ses lectures. -- Quand elle accepte de lui permettre d'entrer dans la bibliothèque de Paul Gide, il est admis qu'il n'entrera dans la pièce qu'avec elle, choisira tel ou tel livre qui lui plaît; après, elle l'autorise à le lire mais avec elle à haute voix. Dès l'enfance et plus souvent lorsqu'il veut demander une explication un peu plus poussée, sa mère finit trop souvent et à propos de trop de choses par lui dire qu'il n'a pas besoin de comprendre cela maintenant ou qu'il comprendra cela plus tard. Ainsi éclate le conflit fatal entre la mère et le fils, et ce conflit durera jusqu'à la mort de Mme Paul Gide en 1895. Une lettre qu'il écrit de Biskra à sa mère, datée du 15 mars 1895 va témoigner de cette révolte.

¹ Ibid., p. 374.

Tes conseils me sont insupportables, en ceci qu'ils ne cherchent pas tant à éclairer les sentiers qu'à modifier la conduite, et cela me fait penser parfois que tu comprends la Vie d'une façon si différente de la mienne qu'il est presque inutile que j'écoute ces conseils, (...) Si je m'occupais de mener une vie telle que tu me le "conseilles," elle serait un mensonge constant avec mes pensées. Rien ne m'irrite plus que ton besoin d'intervenir dans les actes d'autrui.¹

Gide montre davantage avec une irritation assez véhémente que sa mère gouverne la maison en maîtresse fort consciente de ses responsabilités et se croit volontiers une responsabilité morale sur ceux à qui elle s'intéresse. En personne de bonne volonté qu'elle est, toujours s'efforçant vers quelques biens, quelques mieux, elle se pose le devoir à elle-même et le pose également à son fils. Il s'agit moins pour elle de faire plaisir à quelqu'un que d'accomplir un devoir. Son action est toujours très raisonnée. Alors, de la rigoureuse morale familiale qu'impose sa mère, Gide ne connaît que les aspects contraignants. Il est donc impossible à tout enfant qui n'écoute que son rythme naturel de ne pas résister à cette autorité maternelle. De plus l'étroitesse et les préjugés de cette morale rendent sa résistance plus rigoureuse et pathétique. La protestation est poussée plus loin jusqu'à blesser les sentiments de sa mère ainsi que les siens. Pourtant Gide a un coeur noble. Il ne donne pas précisément tort à sa mère. Mais le fait qu'elle est dans son rôle le tourmente le plus. Il conçoit que toute mère, consciente de son devoir, cherche à soumettre son fils. Il est donc naturel que le fils n'accepte pas de se laisser séduire. Cette révolte l'étonne même lorsqu'il dit: "J'en venais à m'étonner lorsque, autour de moi, je rencontrais quelque exemple d'entente parfaite entre parents et enfants, comme celui que

¹Claude Martin, A.G. par Lui-même (Paris : Editions du Seuil, 1963),

m'offraient Paul Laurens et sa mère."¹

Hors des questions de la soumission, du devoir et des vertus domestiques, Mme Paul Gide se préoccupe aussi de la morale religieuse et de l'éducation puritaine de son fils. Lorsque Gide est renvoyé provisoirement de l'école pour ses mauvaises habitudes, elle tâche de le soigner et l'emmène chez le docteur Brouardel. Peut-être n'attend-elle de cette consultation, en plus de quelques conseils, qu'un effet tout moral. La rigueur puritaine des principes d'éducation de sa mère détermine la vie sexuelle de Gide. Elle y ajoute, de plus, tant de récriminations et d'admonestations que cette rigueur fait de lui jusqu'à l'âge de 24 ans un chaste adolescent, ignorant des exigences de la chair et des "mystères féminins."

Jusqu'à présent j'avais accepté la morale du Christ, ou du moins certain puritanisme que l'on m'avait enseigné comme étant la morale du Christ. Pour m'efforcer de m'y soumettre, je n'avais obtenu qu'un profond désarroi de tout mon être. Je n'acceptais pas de vivre sans règles, et les revendications de ma chair ne savaient pas se passer de l'assentiment de mon esprit.²

L'éducation puritaine a fait un monstre des revendications de la chair. Gide s'en rend bien compte; mais à cet âge, il ne peut pas se passer de ce puritanisme; et chaque fois qu'il retombe dans le vice de sa première enfance, il se désespère à nouveau. Est-ce que Gide est vraiment ignorant de ces exigences? Certainement pas, parce qu'il souffre! Des souffrances précises l'empoignent. En regard de son puritanisme, il cherche à les ignorer, à ne point y céder, à les combattre de toutes ses forces.

¹Si le grain ne meurt, op.cit., p. 374.

²Ibid., p. 293.

Mon éducation puritaine encourageait à l'excès une retenue naturelle où je ne voyais point malice. Mon incuriosité à l'égard de l'autre sexe était totale; tout le mystère féminin, si j'eusse pu le découvrir d'un geste, ce geste je ne l'eusse point fait; (...) Je vivais replié, c'était au vice, j'étais sans attention pour les provocations du dehors.¹

Donc il se souvient avec terreur des avances d'une prostituée parisienne qui le portent à fuir, le rouge aux oreilles, le sang au visage. Ce n'est qu'à l'occasion d'un voyage en Afrique du Nord, en 1893, qu'il ouvre les yeux sur un monde tout neuf, tout réel et plein de sensualité. Il y a eu à Biskra, la scène pénible entre André et sa mère qui a surpris au petit matin le départ de Mériem; (une jeune fille arabe qui partage sa couche avec Gide de même qu'avec Paul Laurens) scène relatée dans "Si le grain ne meurt" et qui est encore la réinstration du passé dans le présent. Ici c'est l'audace suprême: il se dresse contre sa mère, incarnation de la morale protestante, commet presque sous ses yeux le péché par excellence, le péché de la chair. Elle pleure et ses larmes attendrissent et désolent le cœur de Gide plus que n'ont pu faire des reproches. Il sent en elle une tristesse inconsolable, infinie. Bref, c'est la victoire de Mme Gide: Mériem ne vient pas à la maison des pères blancs. Mais hélas, ce résultat fait que son fils déteste davantage son éducation moraliste et puritaine, qu'il aspire avec plus de ferveur à sa libération et à son déracinement.

Une autre contrainte familiale naît de sa vie conjugale, entre lui et sa femme, Marceline Rondeaux-Gide. Cette contrainte est due d'abord au devoir que mari et femme doivent avoir l'un envers l'autre; ce devoir est fixé également par la morale de la société et la loi civile. Il peut également

¹ Ibid., p. 20.

avoir une source dans la morale religieuse qui fait du mariage un lien indissoluble et veut consacrer ce lien pour l'éternité en supposant ou voulant supposer que l'amour ne se modifie jamais. Mais le sentiment vrai hier, peut ne plus l'être aujourd'hui ou demain. Ainsi l'adultère s'installe le plus souvent dans la famille. Comment expliquer la naissance de Catherine Gide, née d'Elisabeth Van Rysselberghe ? Est-ce que Madeleine ignore complètement tout de cette histoire ? C'est une question à laquelle Gide ne peut pas répondre. On peut le remarquer dans le mot d'Agnès Copeau, à qui Madeleine est tendrement liée. "Si elle a découvert la vérité, Soyez certain qu'elle le taira, à moi comme à tout le monde, fut-ce simplement pour ne rien laisser voir qui ressemble à un jugement sur Anaré."¹ Pauline Molinier se tait ainsi sur la correspondance secrète de son mari quand elle dit à Edouard: "S'il vous a fait des confidences, je veux les respecter...encore que j'en sache sur sa vie privée bien plus long qu'il ne croit...(...) Depuis longtemps je suis au courant des relations qu'il entretient...je sais même avec qui."²

Les questions anxieuses que se pose Gide sont en rapport étroit avec sa vie et son expérience amoureuse. On connaît par lui-même, dans "l'Immoraliste" aussi bien que dans la "Porte Etroite," l'histoire de ses fiançailles, de son mariage, de son voyage de noces et de sa vie conjugale. La contrainte est due aussi au conflit et au désaccord avec Madeleine. Ce désaccord semble réapparaître partout entre les couples de chaque roman: le conflit entre Gide

¹Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide (Paris : Gallimard, 1956), p. 246.

²Les Faux Monnayeurs, op.cit., p. 1157.

et Madeleine avant leurs fiançailles se retrouve dans les personnages de Jérôme et d'Alissa dans la "Porte Etroite," d'Emmanuèle et du narrateur dans "Si le grain ne meurt." Le désaccord entre mari et femme est représenté par Michel et Marceline dans "L'Immoraliste," par le pasteur et sa femme de la "Symphonie Pastorale," Les Anthime Armand-Dubois des "Caves du Vatican," et finalement le couple Molinier et de La Pérouse dans les "Faux Monnayeurs." Combien l'homme et la femme toujours attachés l'un à l'autre, peuvent se faire abominablement souffrir! Dans les frottements de l'existence en commun la vie conjugale ne sera plus qu'un enfer. Ne peut-on pas voir là l'aveu de Gide sur l'échec de sa vie conjugale? Madeleine ressentait bien depuis longtemps ce danger avant même son mariage. Ainsi elle se dérobe sans cesse aux fiançailles sous prétexte qu'elle doit s'occuper de ses frères et de ses soeurs, qu'elle ne peut pas se marier avant elles. "Ne m'avait-elle pas fait entendre qu'elle ne se refusait à moi que parce qu'elle croyait ne point devoir abandonner ses soeurs, ni se marier, qu'après elles." ¹ Ce prétexte sera employé aussi par Alissa quand elle refuse de se fiancer à Jérôme. Sa véritable raison est pourtant son aspiration vers l'absolu, vers l'amour divin, vers Dieu. Quant à Madeleine :

Elle est assez clairvoyante sur elle-même pour reconnaître que ce devoir n'est pas la seule raison qui la retient. Elle est consciente d'un autre obstacle. Sa peur devant les formes violentes du bonheur, son goût d'une vie lisse et lente, goût qui plus tard s'accorde si malaisément au rythme naturel de Gide, et qui sera une des difficultés de leur vie commune. ²

Longtemps, dès l'enfance, Gide a rêvé de l'entraîner partout où il va; il veut partager avec elle toute sa joie de la découverte et cette joie n'est parfait que si elle la partage. Dans les livres qu'il lit, il inscrit

¹ Si le grain ne meurt, op.cit., p. 336.

² Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, op.cit., p. 95.

l'initiale du nom de Madeleine en marge de chaque phrase qui lui paraît mériter leur admiration, leur étonnement et leur amour. Or quelque bonne volonté qu'ait Madeleine, quel que soit son désir de n'entraver en rien la vocation de Gide, elle a un goût opposé à celui de Gide en ce qui concerne le plaisir. Elle ne jouit pas du voyage nord-africain autant que Gide. Elle souffre même de l'inconfort et des déplacements incessants du voyage. Non seulement elle est physiquement fragile, mais elle atteint vite la mesure de ce qu'elle peut assimiler de neuf ou d'émouvant. André en souffre, comme Michel de la faiblesse de Marceline sur laquelle il écrit plus tard: "La maladie était entrée en Marceline, l'habitait désormais, la marquait, la tachait. C'était une chose abîmée."¹ Et sitôt après, Marceline, qui est malade, ne peut supporter même le parfum de quelques fleurs d'amandier dont il a blanchi le salon, chancelle et éclate en sanglots. - "Sans rien dire, je saisis ces innocentes branches fragiles, les brise, les emporte, les jette, exaspéré, le sang au yeux. - Ah! si déjà ce peu de printemps elle ne le peut plus supporter! ..."² Au milieu de la déception réciproque qu'est ce mariage, on voit Michel se laisser progressivement de son épouse Marceline qui est trop austère et souvent malade, incapable à le suivre vers "l'exubérance et la joie." Cette incapacité de Marceline est sensible en Suisse, en Italie et bien davantage en Afrique du Nord où Michel l'entraîne sur tous les lieux où il a puisé "son secret de ressuscité." Il découvre son impuissance et déplore que sa femme ne supporte pas l'ivresse violente des sensations. Il y a évidemment mésentente du couple. On peut le voir aussi dans la

¹ André Gide, L'Immoraliste (Paris : Mercure de France, 1902), p. ;27.

² Ibid., p. 162.

"Symphonie Pastorale" où le pasteur, personnage central du livre, est assez éloigné de sa femme qu'il trouve quelque peu ennuyeuse dans son austérité. Anthime Armand-Dubois, le mécréant et franc-maçon des "Caves du Vatican," s'est fâché contre la prière de sa femme, la pieuse Véronique. Mais le pasteur et Michel ne cessent de se sentir coupables envers leurs épouses: le pasteur de s'être attaché à la jeune Gertrude, et Michel d'avoir souvent délaissé Marceline dans sa tristesse. La plus dure épreuve est encore mentionnée dans les lettres de Gide à Paul Valéry alors que la santé de Madeleine l'a fait renoncér à l'Afrique: "Si jamais tu épouses, épouse un colosse (12 janv. 1893),"¹ et encore plus tard "Mon pauvre vieux, je te plains beaucoup pour la faiblesse et la fatigue de ta femme; j'ai connu si longtemps cela (31 août, 1900)."²

Néanmoins la particularité de la nature sexuelle de Gide fait souffrir sa femme et fait de sa vie conjugale un mariage blanc. De cette particularité, il crée une nouvelle théorie qui lui est propre: la théorie de la dissociation entre l'âme et la sensualité. Son âme se porte vers sa femme, mais son plaisir et le désir vers ailleurs, ou plus justement, vers les jeunes garçons car il aime encore la jeunesse. Ainsi il se nomme "l'enfant vieilli" non pas un adulte. Il refuse les relations sexuelles que le lien conjugal lui propose. Il s'efforce de ne pas la toucher. Il est certain que Gide se rend compte de la tristesse de sa femme en cette matière, mais il ne peut pas non plus s'abandonner.

¹ Madeleine et André Gide, op.cit., p. 174.

² Ibid.

Pour ne pas troubler sa pureté, je m'abstiendrai de toute caresse—pour ne pas inquiéter son âme et même des plus chastes, des enlacements de main... de peur qu'après elle ne désire davantage, que je ne pourrais pas lui donner;...et je détournerai de ses yeux mes regards, de peur qu'elle ne les désire plus proches, et qu'alors malgré moi, je n'aille jusqu'au baiser.

Gide essaie pourtant de dissimuler, de dérober sa nature particulière aux yeux de sa femme, mais Madeleine vient à la découvrir et se plonge dans un chagrin définitif. En outre il part ouvertement en Angleterre avec Marc Allégret, le fils du pasteur Allégret, de longue date familier de Cuverville. Comment peut-il blesser ainsi cruellement sa femme, l'être qu'il chérit, qu'il aime tendrement de tout son âme, en qui il découvre son "nouvel orient à sa vie ?" Madeleine, le cœur brisé après avoir su qu'il partira avec Marc, s'écrit: "Ne dis rien, Ne me dis plus jamais rien, je préfère ton silence à ta dissimulation."² Gide, lui aussi, ne souffre pas moins qu'elle: "Je vois ce qu'est alors devenu ce pauvre visage qui était pour moi la beauté, l'amour le plus pur de ma vie. Ah, comme j'ai souffert! j'ai voulu parler. (...) je suis rentré dans ma chambre, brisé."³ Mais avant de partir, il laisse quelques mots à sa femme ^{dans} lesquels il dit qu'après ^{d'} elle, il pourrissait. Comme ce mot cingle Madeleine au plus profond du cœur! Gide ne ^{que} comprend plus tard que c'est là un geste criminel. Il la laisse dans une solitude morale complète, dans une tristesse sans fin: il la tue presque.

¹ Claude Martin, op.cit., p. 41.

² Relation de Roger Martin du Gard (cahier Bleu, extraits), Paris, mercredi 22 décembre, 1920. Cité dans Madeleine et A.G., op.cit., p. 189.

³ Ibid.

Et Madeleine sent que tout est fini quand elle brûle toute la correspondance qu'il entretient avec elle. Cette réaction n'a qu'un atroce résultat. Gide se plaint que sa femme détruit ce qui est le meilleur en lui; elle meurtrit, anéantit leur amour et tout leur passé. Il s'enferme dans une désolation complète. Le silence, l'incompréhension s'aggrave dans la famille. Madeleine retient-elle Gide chaque fois qu'il veut partir? Pas du tout! Gide sent toutefois la réprobation de sa femme dans son silence et il est fâché contre lui et contre tout. Une lettre de Madeleine à Gide explique:

J'ai toujours compris aussi tes besoins de déplacement et de liberté. Que de fois dans tes moments de souffrance nerveuse, qui sont la rançon de ton génie, j'ai eu sur les lèvres de te dire: Mais pars, va, tu es libre. Il n'y a point de porte à la cage où tu n'es pas retenu. (je ne le disais pas, de peur de t'affliger en acquiesçant si vite à ton absence).

"Il n'y a point de porte à la cage"-semble une réponse au "je pourrissais" que Gide lui a jeté au moment de la quitter. Néanmoins le drame qui éclate ici ne consiste pas dans une désaffection réciproque, mais dans le jugement moral qu'elle porte sur le caractère et la conduite de Gide. Il l'a déçue dans la foi qu'elle avait de sa noblesse.

Je n'ai pas de doutes sur ton affection. Et lors même que j'en aurais, je n'aurais pas à me plaindre. Ma part a été très belle. J'ai eu le meilleur de ton âme, la tendresse de ton enfance et de ta jeunesse. Et je sais que, vivante ou morte, j'aurai l'âme de ta vieillesse.

Ce dont Madeleine a peur, ce n'est pas de l'incertitude de l'amour que Gide a pour elle, mais plutôt de la voie dans laquelle il s'engage.

¹Ibid., pp. 201-2.

²Ibid.

Elle lui écrit: "Je te plains autant que je t'~~aime~~. C'est une terrible tentation qui s'est dressée devant toi et armée de toutes les séductions. Résister."¹ S'il faut une preuve irrécusable, la voici dans une lettre du 7 octobre 1928, veille de l'anniversaire de leur mariage. Il est à Paris, de sorte qu'ils ne pourront passer ensemble la journée du lendemain:

Cela ne m'empêchera pas de saluer demain dans mon coeur le 8 octobre... Je pense que plus tard, quand nous connaîtrons toutes choses, nous saurons que le 8 octobre n'était pas une erreur, comme je l'ai pensé il y a dix ans, dans la douleur et l'amertume des jours.

Aux yeux de Madeleine le mariage n'est pas une erreur, elle ne considère pas sa vie comme une faillite. Elle a envie de le dire précisément et d'apporter l'affirmation de sa confiance comme un bouquet d'anniversaire. Voilà l'absolution dont Gide conservera chaque mot dans son coeur, et qui réhabilite son amour mieux que tout ce qu'il peut écrire pour le justifier.

S'il existe une continuité dans son inspiration, c'est que Gide étudie toujours les rapports entre les désirs, les besoins, la personnalité de l'individu, et les conseils que lui donnent la morale sociale ou la morale religieuse. Il peut y avoir conflit entre la morale et l'épanouissement de la personnalité; c'est ce que Gide souligne souvent. Gide a pratiqué dès l'enfance la morale bourgeoise. Il ne fréquente que les amis évoluant dans la même société que la sienne; il est réduit à une sorte de type bourgeois. Cet enfant, chétif et trop choyé, est étranger à "l'exotisme" de la misère. En face d'un camarade pauvre, il ne peut pas comprendre tout ce que le visage de la fortune peut présenter d'offensant pour un pauvre.

¹ Ibid.

² Ibid., p. 227. -

Certes! Hors des amis de son milieu bourgeois, il y a quelques autres enfants vers qui plus d'affinité l'emporte, mais leurs pères hélas! ne sont pas professeurs à la Faculté. A cause de sa morale bourgeoise, sa mère, malgré son souci d'économie, ne peut pas supprimer la porte cochère. Sa tante Claire qui porte au plus haut point cette morale insiste sur la décence d'en avoir une. Comme au théâtre, elle a l'habitude d'aller seulement au balcon. Il s'agit toujours de décence, non pas de commodité, vers laquelle on doit s'efforcer. Mais cette contrainte sociale s'oppose violemment à la nature et au désir d'André.

Après la première guerre mondiale, à l'époque qui commence avec l'année 1920, on souhaite obscurément une modification des manières de sentir, de penser, de se conduire, et une sorte de transformation de la morale. Or, Gide a posé le problème des étroitesse de la morale traditionnelle; il s'est élevé contre les conventions, le vieillissement des coutumes et des principes de vie, contre ce qu'il s'appelle "le manteau des mœurs." Comme dira Michel dans "l'Immoraliste" : "La culture (naît) de la vie, tuant la vie."¹ Dans "Si le grain ne meurt," en 1926, il pose les questions de la morale sexuelle. Il veut prendre la société et le lecteur à témoins, les faire juges et parties, en leur exposant et son propre cas et le débat que celui-ci leur propose. S'il lui arrive par la suite et trop souvent de dissimuler ou de soustraire le secret de sa nature aux yeux de la société, c'est parce qu'il n'est pas assez fort et préparé pour jeter bas toutes les règles sociales, et que la morale puritaine a sur lui une influence

¹L'Immoraliste, op.cit., p. 104.

dont il ne peut pas encore se libérer. Mais cette feinte est comme une protection provisoire, un mensonge qui comporte le constant espoir et même la résolution d'amener bientôt au grand jour le secret de sa vie. Et n'est-ce pas pour cela qu'il écrit ses mémoires ? Dans "Si le grain ne meurt" ce n'est plus seulement son mensonge personnel qu'il prend en horreur, mais celui des autres.

J'ai écrit ce livre pour "créer un précédent," donner un exemple de franchise, éclairer quelques-uns, en rassurer d'autres, forcer l'opinion à tenir compte de ce que l'on ignore, ou que l'on affecte d'ignorer, au grand dam de la psychologie, de la morale, de l'art... et de la société.¹

Le mensonge et l'hypocrisie de la société viennent de la contrainte sociale qui veut soumettre tout homme à sa loi. Par crainte du dépaysement de son milieu, du jugement de la société, l'homme se soumet trop facilement aux idées toutes faites et soustrait même sa véritable pensée. Il lui arrive parfois qu'il se confond très bien avec la société jusqu'au point où il ne sait plus quelle est son idée. C'est pire parce qu'il risque de perdre sa propre valeur et se réduire à un simple numéro dans la société. Ce qui est indispensable c'est accepter la réalité telle qu'elle est, et ne pas se duper sur elle. Nous avons déjà constaté qu'il faut de l'héroïsme et que cet héroïsme était fait de l'audace et de la lucidité. Donc Gide, longtemps avant la publication de "Si le grain ne meurt," "a nourri l'idée que, quelque jour, il pourrait être amené à attaquer publiquement les préjugés qui faisaient voir dans l'homosexualité une monstruosité anormale."² Si

¹ Jean-Jacques Thierry, André Gide (Paris : Gallimard, 1962), p. 74.

² Madeleine et A.G., op.cit., p. 169.

l'on n'accepte pas que l'homosexualité soit conforme à la règle normale de la société qui ne vise que les liaisons orthodoxes, du moins cette anomalie n'a rien à voir avec la question du bien et du mal. Gide essaie pourtant de justifier sa tendance homosexuelle. Il le dit tout franchement dans ses romans aussi bien que dans ses déclarations grâce à son exigence de sincérité aussi bien qu'à un besoin de se justifier, de donner droit à la pédérastie. "Est-ce ma faute," pense-t-il, "si je ressens tels désirs ?" Cette question obsédante et l'effort sans fin d'accorder la morale à sa nature particulière le conduisent au besoin de revendiquer publiquement ce qu'il est, au courage d'un aveu franc et cynique à la fois. "Dès l'enfance, combien de fois sommes-nous empêchés de faire ceci ou cela que nous voudrions faire, simplement parce que nous entendons répéter autour de nous: il ne pourra le faire..."¹ La prohibition ici présentée ne lui apportera qu'un désarroi, et qu'une violente agitation. Elevé sévèrement pendant sa jeunesse, Gide se révolte, lutte contre son exigence, se trompe sur son vrai désir et fait de sa résistance un faux orgueil, une vertu sans tâche. En fait il parvient à découvrir en voyageant sa vraie nature et ses tendances homosexuelles. Il a l'occasion de vivre sans égal, de jouir, loin de la France, de sa famille et de son milieu, dans une liberté totale, si totale qu'elle comporte, dans le domaine de la vie personnelle et de l'amour, des expériences bien hardies. Expériences si hardies qu'il relate minutieusement dans "Si le grain ne meurt" et "l'Immoraliste." Il trouve dans la compagnie d'Ali, un garçon arabe, d'étranges satisfactions, avant d'oser les caresses, de se perdre avec l'enfant dans le plaisir.

¹ André Gide, La Symphonie Pasforale (Paris : Gallimard, 1925), p. 16.

Le vêtement tomba; il rejeta au loin sa veste, et se dressa nu comme un dieu. Un instant il tendit vers le ciel ses bras grêles, puis, en riant, se laissa tomber contre moi. Son corps était peut-être brûlant, mais parut à mes mains aussi rafraichissant que l'ombre. Que le sable était beau.¹

Au moment de cette brave tentative, il est décidé à n'avoir plus peur de ce que l'on appelle péché: considéré comme affreux, amoral par la morale religieuse, et comme anormal par la loi commune de la société. Gide le considère toutefois comme tel, et n'ose s'ouvrir à personne, même pas à son compagnon Paul Laurens, de cette escapade dans les sables. Il sent peser encore sur cette expérience de Sousse l'instinctive réprobation puritaine et le désaccord de la société. Nous trouvons le témoignage apparemment contestable de la réprobation puritaine dans le personnage de Boris des "Faux Monnayeurs." "Bronja, toi, -tu-n'es pas méchante, c'est pour ça que tu peux voir les anges. Moi je serai toujours un méchant."² Le jeune Boris a lui aussi perdu son père; lui aussi, enfant nerveux et divisé, est déchiré par une angoisse de culpabilité qu'ont cristallisée les remontrances de sa mère lorsqu'elle surprit ses mauvaises habitudes. Trop d'éléments nous invitent à voir dans le roman, et entre autres dans le personnage de Boris, la figuration des réalités intimes de l'auteur pour que nous hésitions devant ces ressemblances entre l'enfant Gide et l'enfant Boris: leur ambiguïté caractérielle, le puritanisme de leur mère, la coïncidence chronologique de la découverte de leur "vice" et du décès de leur père. C'est à peine 2 ans avant la mort de Paul Gide que son fils est

¹Si le grain ne meurt, op.cit., p. 308.

²Les Faux Monnayeurs, op.cit., p. 1072.

renvoyé de l'Ecole Alsacienne. Ce vice est-il réellement coupable ? N'est-il pas peint, et exagéré comme cas si coupable par la contrainte ? La maladie nerveuse du petit Boris ne commence qu'après qu'il s'est libéré de ses mauvaises habitudes. Elle est sans doute issue de la contrainte que Boris a dû exercer sur lui-même. La doctoresse Sophroniska qui le soigne suggère que ses malaises sont nés par protestation. Il apparaît donc aux yeux de Gide que la contrainte n'entraîne qu'un pernicieux résultat chez l'individu. Il l'empoisonnera et l'entraînera à l'abîme. Or la tentative qu'il essaie de faire avec Mériem pour normaliser son activité sexuelle est restée "sans lendemain" parce que cette nuit-là, auprès de Mériem, s'il est vaillant, c'est grâce à l'illusion qu'il s'est donnée, fermant les yeux, de serrer dans ses bras le petit Mohammed qu'il a vu un soir dans un des cafés maures. C'est au cours de son deuxième voyage nord-africain, au début de 1895 que Gide consentit à donner aux exigences de sa chair le plein assentiment de son esprit.

Le guide nous laisse. Wilde me fit passer dans la chambre du fond avec le petit Mohammed (...). A présent je trouvais enfin ma normale. Plus rien d'ici de contraint, de précipité, de douteux (...). Ma joie fut immense et telle que je ne la puisse imaginer plus pleine si de l'amour s'y fut mêlé. (...) Mon plaisir était sans arrière-pensée et ne devait être suivi d'aucun remords.¹

Cet amour pédérastique se retrouve sous un aspect volontairement découvert dans les relations entre Edouard et Olivier dans les "Faux Monnayeurs." Après la contrainte familiale et sociale, il reste encore la contrainte religieuse que nous allons étudier dans le chapitre suivant où nous allons traiter les idées religieuses chez Gide.

¹ Si le grain ne meurt, op.cit., pp. 352-3.